



me voici / friedrich k. waechter

traduit par henri christophe
44 pages. 21,5 x 27 cm cartonné
illustrations couleur

éditions MeMo. 2010 ean 9782352890928 16,20€

me voici

Une amie un jour m'a mis entre les mains **Da Bin Ich**, parce que je parlais allemand et « parce que, m'a-t-elle dit, tu vas voir, il est extraordinaire, je ne t'en dis pas plus ». Effectivement, elle était extraordinaire, cette histoire abominable et pourtant très réjouissante de chat arraché à une mort certaine par le destin et par la rage de vivre! Je l'ai savourée, d'abord, puis racontée, puis montrée autour de moi – Christine l'a vue, elle a lu ce que j'avais écrit à son sujet, dans un travail académique, plutôt confidentiel, j'écrivais qu'il était de ces albums profondément subversifs parce qu'ils bernent leur lecteur... Et un jour je reçois ce message: « L'heure de boire du champagne avec le petit chat de **Da bin ich** est bientôt venue! J'ai signé, j'ai payé, et je commence! » Il fallait le traduire. Peu de texte, mais quel texte! Une autre amie m'avait présenté son compagnon, très sérieux traducteur de très sérieux théâtre allemand – mais il avait commis, me dit-on, des traductions d'albums allemands aussi, et pas n'importe quoi: le grand Janosch. Pourquoi ne pas tenter? Je glisse son nom à MeMo. Ce qu'ils se dirent et ce qu'il en advient... je n'ai jamais su. Un jour, **Me voici** était dans ma boîte aux lettres!

J'aime ce livre pour la malice presque perverse du chat narrateur. On ne la perçoit pas d'emblée; on croit d'abord à son histoire terrible de famille trop nombreuse, où l'on noie les chatons d'une portée surnuméraire. Et puis, il y a cette page, qui reprend presque à l'identique une image précédente, comme une photo de famille mais dans laquelle les gens feraient encore le geste de tenir ou toucher des êtres qui ont pourtant disparu. Ce n'est pas possible – ce n'est pas ainsi qu'on figure le manque, qu'on représente l'image d'une absence... À moins que... et si l'image mentait? J'aime la simplicité de Waechter: la simplicité presque brutale de ses images (la violence du requin gueule ouverte, la nudité provocatrice des corps sur la plage), et en même temps, la simplicité souriante de son histoire de chat. Son personnage nous parle des histoires: celles qu'on nous raconte, celles que nous inventons – celles qu'on s'invente pour soi et qu'on invente sur soi, pour se fabriquer un moi habitable. Et puis, j'aime l'inquiétude attendrissante de son personnage, à la fin de l'album. Vantard et bravache tout au long du livre, il est soudain presque penaud au moment de sonner à une porte; puis nous le voyons, nous lecteurs, minuscule et intimidé, comme sur notre paillason: « Tu m'ouvres, quel bonheur, me voici. » Waechter semble nous dire que tout personnage de livre se raconte à nous, pour nous, et qu'il s'offre; la dernière image, muette, montre les silhouettes du chat et d'un compagnon s'éloignant sur un chemin. C'est une si belle image du compagnonnage que nous faisons avec les personnages des livres que nous avons lus, et qui vivent avec nous, ensuite, tout au long de notre existence.

cécile boulaire